



Le serment d'un polonais

NOUVELLE D'ACTUALITÉ



REUNIS dans l'atelier du peintre Jean Sborowski, nous commentions les récents événements de Russie, depuis les troubles de Moscou et de Saint-Petersbourg jusqu'à ceux plus récents de Tiflis, en passant par l'extraordinaire odyssée du "Kniaz-Potemkin"...

Jean Sborowski posa sa palette :

— Il faudra encore bien du sang versé, bien des massacres, — et cela malgré les zemstvos, dont nul ne conteste la bonne volonté — pour que le calme règne en Russie...

— Oh! vous... vous êtes un pessimiste...

— Pessimiste ! Non... Irréductible, peut-être... En tous cas, malgré le partage de mon pays, malgré sa fusion dans trois autres empires, je reste Polonais. Et comme Polonais, je ne puis oublier les scènes cruelles qui ont signalé la dernière insurrection de nos patriotes. J'étais bien jeune alors, j'avais à peine dix ans, mais je n'oublierai jamais le spectacle auquel il me fut donné d'assister.

Mon père possédait, dans le district de Varsovie, des biens immenses. Il habitait, avec son frère aîné, une antique gentilhommière, isolée au milieu des forêts qui composaient la majeure partie de leur patrimoine à tous deux.

La chasse, l'élevage, étaient leurs seules occupations; tandis que mon oncle, de beaucoup plus âgé que mon père, était resté célibataire, mon père, au contraire, s'était marié.

Ma mère mourut en me mettant au monde. Je fus donc élevé par mon père et mon oncle, qui m'entouraient tous deux d'une affection égale. C'est vous dire que mon enfance fut choyée, que mes moindres désirs étaient satisfaits, et, à vingt lieues à la ronde, on eût bien ri si quelque mauvais prophète fût venu prédire que je serais un jour le rapin pauvre que vous connaissez.

Nous vivions assez isolés au château; aussi la moindre visite était-elle pour moi l'occasion d'une série de demandes auxquelles mes "deux papas" — c'est ainsi que je les appelais, — répondaient toujours à la grande satisfaction de ma curiosité.

Cependant, un soir d'été, au crépuscule, tandis que je courais et jouais dans le jardin, je vis un cavalier mettre pied à terre à la grille du château, il dit quelques mots au domestique, pénétra à sa suite, me dépassa sans paraître me remarquer, et disparut bientôt dans le vestibule.

Cet étranger me parut bizarre, avec son manteau qui cachait aussi bien son costume que sa figure. Je le suivis, et voulus entrer à mon tour dans le salon.

— Va jouer, petit, me dit mon père en me poussant doucement au dehors...

Je fus un peu vexé de cette fin de non-recevoir.

Mais Mièceslas, le domestique, se chargea de me distraire et y réussit...

Vers dix heures, l'étranger se retira; mon père et mon oncle tinrent à l'accompagner pendant quelques verstes... Je dormais quand ils revinrent au logis.

— Pourquoi, demandai-je le lendemain, à déjeuner, avez-vous l'air soucieux tous deux? Est-ce la visite de ce cavalier qui vous rend tristes? Si cela est, pourquoi le recevez-vous?

— Petit, dit mon oncle, remercie le ciel de t'avoir fait naître dix ans trop tard, car c'est à ceux de ton âge qu'il sera donné, s'il plaît à Dieu, de récolter en paix le travail de leurs aînés.

J'avoue que, sur le moment, je ne compris pas le sens de cette réponse; à douze ans, on ne réfléchit pas longtemps, et puis, la journée était si belle... J'allai m'amuser.

Mais je remarquai vite que, depuis cette soirée, nombre de visiteurs affluaient au château. Presque tous arrivaient à la nuit tombée : certains ne s'arrêtaient pour ainsi dire pas, remettaient une lettre et, après une légère collation, remontaient à cheval. D'autres, au contraire soupaient à la maison, avaient de longs entretiens avec mes parents, et repartaient avant l'aube; ces jours-là, je dînais

à la cuisine, et l'on m'envoyait coucher au plus vite.

L'automne était venu, ce fut au tour de mon père et de mon oncle à s'absenter fréquemment. Et chaque fois qu'ils revenaient, je remarquais leur figure encore plus assombrie. Ils causaient peu devant moi, mais ils passaient quelquefois des heures entières dans la bibliothèque.

Un jour, je m'y introduisis à mon tour, après leur départ; une carte de la Pologne était dépliée, avec des épingles fichées çà et là : au-dessous un chiffre.

Je me retirai, à pas de loup, comme si j'eusse commis une profanation, je sentais que cette carte, ces épingles et ces chiffres étaient l'objet de leurs causeries mystérieuses.

Le soir même, mon oncle m'embrassa plus longuement que de coutume; et quand ce fut au tour de mon père de me prendre dans ses bras, je sentis une larme rouler sur ma joue :

— Promets-nous, petit, d'être bien sage, et d'attendre patiemment notre retour. Ton oncle et moi, sommes obligés de partir en voyage pour assez longtemps. Ne fais pas d'imprudences, et écoute bien le vieux Mièceslas, qui restera auprès de toi...

Puis ils montèrent à cheval.

Deux jours après, malgré les efforts de Mièceslas pour me cacher la vérité, je savais que la Pologne était révoltée contre ses oppresseurs, et que mon père et mon oncle étaient les principaux chefs de l'insurrection à Varsovie.

— Pourquoi ne m'ont-ils pas emmené avec eux? demandai-je à Mièceslas. Je sais conduire un cheval et je tire juste au pistolet. Conduis-moi auprès d'eux...

— Mais vous n'y pensez pas... A votre âge?... Que feriez-vous, pauvre monsieur Jean? Et rappelez-vous que vous avez promis de m'obéir...

— Aussi je n'ordonne pas, je demande...

— Et moi, je refuse. Vous attendrez avec moi la fin des événements, ce qui ne saurait tarder, pour la plus grande confusion des Russes...

Nous entendions souvent le bruit de la fusillade et du canon, dans le lointain, et quand, parfois, Mièceslas me faisait faire une courte promenade au dehors, je voyais sur les routes de longues théories de carriages, chargées de provisions et transportant des familles entières.

C'est par ces fugitifs que nous apprîmes que les Russes avaient repris l'offensive et décidé de frapper sans pitié les rebelles.

En effet, une sotnia de Cosaques du Don vint s'établir au château. Ils arrivèrent comme des fous, le hetman à leur tête, parcoururent le parc à bride abattue et visitèrent minutieusement tous les coins.

Puis, avec quelques hommes, le hetman perquisitionna dans l'habitation.

Ensuite il manda Mièceslas, et me désignant :

— Quel est cet enfant-là?

— C'est mon fils...

— Tu mens. L'un de tes maîtres a, m'a-t-on dit, un fils...

Mièceslas rougit, balbutia...

— Ah! ah! dit le hetman, tu n'as plus autant d'assurance.

Je l'interrompis :

— Je suis Jean Sborowski, dis-je.

— Eh bien! reprit l'hetman, j'aviserai à ce que je dois faire de toi. Quant à celui-ci — et il désignait Mièceslas — qu'on le ligote et qu'on le surveille étroitement.

— Grâce pour lui, m'écriai-je. S'il a menti, c'est parce qu'il craignait pour moi...

— Alors, dis-moi, Mièceslas, où sont tes maîtres?

— Je ne puis vous en dire plus long qu'ils ne m'en ont dit eux-mêmes : ils sont en voyage...

Le hetman ricana :

— Un voyage qu'ils auraient mieux fait de ne pas entreprendre et qui se terminera là, avant peu.

Et de son index, il montrait la forêt.

Mièceslas tremblait. Le hetman attribua à la peur ce frisson :

— Au fait, dit-il, le bonhomme ne paraît guère dangereux. Déliez-le, mais ne le perdez pas de vue.

D'ailleurs, ajouta-t-il, en attendant le retour de nos oiseaux, le nid me plaît, et je m'y installe avec mes hommes. Tu seras notre intendant. Monte-nous à boire et à manègr au plus vite...

Sous la menace du knout, mon vieux compagnon s'exécuta.

Pour moi, je dus assister à l'orgie, assis aux côtés de l'hetman, et boire maintes rasades.

Une partie de la nuit se passa ainsi; vers l'aube, je m'assoupis malgré moi.

L'hetman me fit coucher sur un divan, près de lui, et je m'endormis bientôt d'un sommeil de plomb.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour; à mon grand étonnement, j'étais seul.

Je n'entendais pas le moindre bruit. Je descendis jusqu'au vestibule : personne. Je me hasardai dans le jardin : un froid vif, que ne parvenait pas à atténuer le pâle soleil d'hiver, me saisit.

— Mièceslas! me hasardai-je à appeler.

Pas de réponse. Je parcourus la maison en appelant... Aucune voix ne me répondit.

Partout un désordre affreux : les meubles éventrés, les armoires au pillage; je m'enfuis dans le parc et, inconsciemment, je me dirigeai vers la forêt.

J'allais atteindre les grands arbres, quand un homme se dressa devant moi et me barra le passage. C'était Mièceslas :

— Non, petit, je t'en supplie, ne vas pas là, ne regarde pas là : c'est trop d'horreur!...

Mais il était trop tard. A la maîtresse branche de deux grands chênes dénudés, et se faisant face, deux cadavres se balançaient, raidis déjà par le froid : c'étaient mon père et mon oncle, victimes de leur dévouement à une juste cause.

— Ceux-là sont des martyrs qu'il ne faut pas pleurer, mais venger! — Jure-le, dit Mièceslas.

Je jurai...

Maintenant que les années ont passé, dit Jean Sborowski, je me demande parfois si je n'ai pas juré en vain et si jamais l'occasion se présentera de tenir mon serment...

— Qui sait? fit l'un de nous.

MARC MOREL.

Le Vent.

Il fait grand vent, le ciel roule de grosses voix,
Des géants de vapeurs y semblent se poursuivre,
Les feuilles mortes fuient avec un bruit de cuivre
On ne sait quel troupeau hurle à travers les bois.

Et je ferme les yeux, et j'écoute. Or, je crois
Oùir l'âpre combat qui nuit et jour se livre;
Cris de ceux qu'on enchaîne et de ceux qu'on délivre,
Rumeur de liberté, son du bronze des rois...

Mais je laisse aujourd'hui le grand vent de l'histoire
Secouer l'écheveau confus de ma mémoire
Sans qu'il éveille en moi des regrets ni des vœux.

Comme je laisse errer cette vaine tempête
Qui passe furieuse en flagellant ma tête,
Et ne peut rien sur moi qu'agiter mes cheveux.

SULLY PRUDHOMME.